

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Takahiro Fujita

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

PRESSE

Les Inrockuptibles – 5 septembre 2018

Lesinrocks.com – 13 septembre 2018

Anousparis.fr – 8 novembre 2018

Unfauteuilpourlorchestre.com – 22 novembre 2018

Mediapart.fr – 23 novembre 2018

Hotellotheatre.wordpress.com – 25 novembre 2018

Newyorktimes.com – 23 novembre 2018

i/o Gazette – décembre 2018

theatreauvent.blog – 3 décembre 2018

JEUNESSE REBELLE

Le jeune trentenaire **TAKAHIRO FUJITA**, auteur, metteur en scène et acteur de la contre-culture japonaise contemporaine, crée des spectacles hétérogènes, pop et colorés.

Jetons les livres, sortons dans la rue est le titre d'un film de Shûji Terayama, une figure culte de la scène artistique du Japon des années 1970. En quoi cet artiste vous émeut-il particulièrement ?

Takahiro Fujita – Je ne suis pas de la génération Terayama. Je suis entré au lycée en 2001 et je n'avais donc que des livres ou des cassettes vidéo pour découvrir son univers, mais des récits d'adultes de mon entourage m'ont impressionné et je me suis passionné pour le théâtre des années 1970. J'adore le titre de ce film qui est le plus connu de son œuvre, mais Terayama a laissé un texte de théâtre, un recueil d'essais et d'autres ouvrages éponymes. Bien que portant le même titre, chaque œuvre est complètement différente. J'imagine donc qu'il avait un attachement particulier pour ce titre. "Moi", le rôle principal dans le film, était interprété par un débutant. Terayama ne lui attribue pas un personnage, mais l'amène à révéler sa propre personnalité durant le tournage. C'était une façon crue de mettre en lumière le peuple de l'époque. Dans ma pièce, j'ai aussi voulu décrire un endroit qui se situe entre la fiction et la réalité. En montant une pièce des années 1970 aujourd'hui, je ne voulais pas que le public ait le sentiment de visiter le passé, mais qu'il puisse s'approprier cette pièce.

Quels sont les grands mouvements qui traversent votre spectacle ?

J'avais dès le départ l'image du métal, que ce soit pour le son ou pour le décor. Une structure qui se construit, mais pas seulement, qui se démonte aussi. J'ai voulu montrer au public

cette répétition de construction et de démontage sans artifice. C'est à cette époque que le Japon a établi les bases de ses relations avec les pays étrangers. Et, dans ce Japon, existait une jeunesse qui refusait les orientations prises. J'ai souhaité que le public vive cette réalité dans un univers empreint de couleurs et sons métalliques. Je me suis basé sur l'intrigue du film, mais j'ai également intégré des citations de Terayama, des artistes interviewés dans les vidéos, des comédiens lors des répétitions. J'ai mixé plusieurs éléments pour en faire une seule musique. C'était une façon de respecter l'esprit du "collage" qui tenait tant à cœur à Terayama et qu'il a expérimenté dans son film.

Que dit l'œuvre de Terayama sur le Japon d'aujourd'hui ?

A l'époque, la jeunesse qui rêvait de l'indépendance du Japon vis-à-vis

des Etats-Unis a été mise à genoux. Un sentiment de défaite totale et inacceptable l'a submergée. C'est cette frustration que les jeunes exprimaient sur scène et dans les ruelles des villes. Quand je pense à leur état d'esprit, je me dis que ce n'est pas totalement éloigné de ce que notre génération ressent aujourd'hui.

Propos recueillis par Hervé Pons, traduction Aja Soejima

Jetons les livres, sortons dans la rue d'après Shûji Terayama, adaptation théâtrale et mise en scène Takahiro Fujita, en japonais surtitré en français, **du 21 au 24 novembre à la Maison de la Culture du Japon**, Paris XV^e, tél. 01 44 37 95 95, www.mojp.fr

Spectacle présenté dans le cadre de Japonismes 2018

Festival d'Automne à Paris
Tél. 01 53 45 17 17,
www.festival-automne.com



Nobuhiko Hikiiji



Rosas danst Rosas de Anne Teresa de Keersmaeker © Anne Van Aerschoot Le 28 septembre à l'Espace 1789, Saint-Ouen.

ARTS

Le festival d'Automne à Paris vient de démarrer, découvrez le supplément des Inrockuptibles

13/09/18 16h52



PAR
Service Scènes

Dédiée à la mémoire du regretté Pierre Bergé, cette 47e édition du [Festival d'Automne à Paris](#) chevauche une nouvelle fois l'utopie salutaire de convoquer le monde de la culture en s'affranchissant des frontières et en se déclinant entre célébration et découverte.



Figure tutélaire de la danse européenne, Anne Teresa De Keersmaeker fait l'objet d'un Portrait qui témoigne, en onze pièces, des projections et des ateliers, du parcours de la chorégraphe flamande dans une mise en perspective cristallisant trente-six années d'exception créative.

Consacré au compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983), le second Portrait se déploie en cinq programmes dont la création attendue d'une œuvre opératique sous la direction du metteur en scène américain Peter Sellars.

A la croisée des chemins entre tradition et modernité, le Japon du théâtre, de la danse et du cinéma est à l'honneur. Ainsi les arts du kabuki et du kyôgen côtoient celui du chorégraphe Takao Kawaguchi. Une rétrospective et des installations de la cinéaste Naomi Kawase s'accordent au théâtre de Toshiki Okada, Hideto Iwai et Takahiro Fujita pour se faire les échos du présent.

Le regard éclairant de Krystian Lupa sur Kafka, celui porté par Julien Gosselin sur Don DeLillo, les confessions partagées par le cinéaste Alain Cavalier et le metteur en scène Mohamed El Khatib... la fête revendique son lot de libres-penseurs et trouve un point d'orgue avec Lætitia Dosch qui fait le choix drolatique d'un cahier de doléances amoureuxment partagé avec son cheval.

Anousparis.fr – 8 novembre 2018

ANOUS PARIS

Le Festival d'Automne en 5 spectacles immanquables

Le Festival d'Automne continue jusqu'au 31 décembre : emportés par la rentrée, vous avez peut-être manqué (ou adoré !) les premières dates de Laetitia Dosch ou de Krystian Lupa. La suite est tout aussi emballante, avec des créations de Julien Gosselin, de Tiago Rodrigues ou d'Anne Teresa de Keersmaeker. [Cinq spectacles](#) (dont les places sont encore disponibles à la vente) ont attiré notre attention : suivez le guide !

Concert chez les araignées de Tomás Saraceno

Invité à investir l'intégralité des espaces du **Palais de Tokyo**, l'artiste argentin **Tomás Saraceno** y a installé des dizaines de toiles d'araignées géantes, semi-plongées dans le noir. Extrêmement spectaculaire, cet art qui joue aussi bien avec l'infime qu'avec le monumental s'accommode bien de performances farfelues. Preuve en est, plusieurs concerts sont programmés pour s'amuser de ce décor atypique, et entrer en résonance avec ce public à 8 pattes. On retiendra celui du 23 novembre à 19h30 : le compositeur contemporain **Evan Ziporyn**, également directeur du Centre d'art, de Science et de Technologie du MIT (États-Unis), invité ses musiciens à jouer au milieu des toiles. Il explique : « *plutôt que de jouer avec l'araignée elle-même, nous utilisons ses toiles comme base de notre musique, utilisant ses géométries comme fondement de nos vibrations.* ». Il faudra tendre l'oreille pour être attentif au moindre détail sonore... Atypique, ce rendez-vous ne se manque pas !

The Spider's Canvas

23 novembre 2018

Palais de Tokyo

13 avenue du Président Wilson, 16^e

Sopro, le souffle de Tiago Rodrigues

Succès mémorable du Festival d'Avignon 2017, la création **Sopro** du Portugais **Tiago Rodrigues** est une ode au théâtre tissée de poésie, formulée à travers la figure d'une souffleuse, l'une des dernières d'Europe. Celle-ci s'appelle **Cristina Vidal**, travaille depuis 25 ans au Théâtre national de Lisbonne (dont Tiago Rodrigues est le directeur), et est la figure centrale de ce spectacle hybride, où elle joue son propre rôle. Ici cohabitent des extraits de pièces célèbres (signées Racine, Tchekhov, Sophocle...) et des instants de vie inspirés des coulisses du théâtre. **Sopro**, qui signifie *souffle*, restitue donc tout ce qui est invisible aux yeux du public mais indispensable au bon fonctionnement d'un théâtre. Une claqué.

Sopro

Du 12 novembre au 8 décembre 2018

Théâtre de la Bastille

76 rue de la Roquette, 11^e

Anne Teresa De Keersmaeker fait danser les hommes

Elle l'a écouté des centaines de fois avant de se décider : **Anne Teresa De Keersmaeker** s'est emparée de l'album emblématique *A Love Supreme* de John Coltrane pour créer un spectacle d'une cinquantaine de minutes. Les morceaux lui ont inspiré une chorégraphie pour quatre danseurs hommes, qui mêle improvisation et écriture. Accompagnée dans sa tâche par le chorégraphe **Salva Sanchis**, **Anne Teresa De Keersmaeker** propose ici un cri brûlant de liberté, où les danseurs et les chorégraphes forment chaque soir un dialogue différent.

A Love Supreme

23 novembre 2018

Espace 1789

2/4 rue Alexandre Bachelet, 93400 Saint-Ouen

+ autres dates dans différents lieux de la région parisienne

Le triomphe de Julien Gosselin

Très jeune et immensément doué, **Julien Gosselin** a tout pour plaire. Il est celui qui a adapté le roman-fleuve *2666* de Roberto Bolaño en un spectacle de 12 heures... Et a triomphé. Après un succès mérité au Festival d'Avignon 2018, il présente son adaptation de trois textes de l'écrivain américain **Don DeLillo**, *Joueurs* (1977), *Les Noms* (1982) et *Mao II* (1991) sur la scène des **Ateliers Berthier** en un peu plus de 9 heures. Une odyssée violente, qui fait dialoguer le théâtre, la musique et la vidéo, et transforme les comédiens en performeurs de l'extrême. C'est beau, puissant et indispensable.

[Joueurs](#) | [Mao II](#) | [Les Noms de Don DeLillo](#)

Du 17 novembre au 22 décembre 2018

Odéon-Théâtre de l'Europe – Ateliers Berthier

1 rue André Soares, 17^e

À la rencontre du trash japonais avec Takahiro Fujita

Takahiro Fujita est un jeune auteur japonais qui, à l'instar de Julien Gosselin, voit son audace couronnée d'un immense succès. On le découvre cet automne dans un merveilleux spectacle intitulé avec éclat *Jetons les livres, sortons dans la rue*. Ce titre n'est toutefois pas de lui, mais de l'un de ses auteurs favoris, **Shūji Terayama**. Figure sublime de la contre-culture nipponne, Terayama a écrit un peu plus de 200 livres avant de mourir à 47 ans. *Jetons les livres, sortons dans la rue* est une œuvre de jeunesse, qui donne le pouls du Japon underground et inspire au metteur en scène un joyeux bordel organisé, sorte de collage d'impressions variées et très vivantes. Dépaysant et rafraîchissant !

[Jetons les livres, sortons dans la rue](#)

Du 21 au 24 novembre 2018

Maison de la Culture du Japon

101 bis quai Branly, 15^e

Jetons les livres, sortons dans la rue, création de Takahiro Fujita, d'après l'œuvre de Shûji Terayama, Maison de la culture du Japon / Festival d'Automne à Paris / Japonisme

Nov 22, 2018 | Commentaires fermés sur Jetons les livres, sortons dans la rue, création de Takahiro Fujita, d'après l'œuvre de Shûji Terayama, Maison de la culture du Japon / Festival d'Automne à Paris / Japonisme

fff article de **Denis Sanglard**

Takahiro Fujita (né en 1985) s'empare de la figure culte de la scène artistique et contre-culture japonaise des années 70, Shûji Terayama, poète, cinéaste et journaliste, mort à quarante-sept ans en 1979. **Jetons les livres, sortons dans la rue**, pièce de théâtre du même, et film, est la matière première de cette création vertigineuse, noire, âpre et poisseuse. Rien à voir avec la pièce et le film éponymes dont il reprend quelques extraits et l'intrigue, mais une relecture radicale, contemporaine tout aussi trash sous les coups de buttoirs d'une batterie têtue et prégnante. Et ça commence fort. Dissection d'un œil, en gros plan, avec pour conclusion cette assertion, fil conducteur de la pièce, « l'œil ne sert à rien, on regarde avec la tête. » Et c'est bien à ça, ce à quoi deux heures durant nous assistons. Une méthodique et froide autopsie mais dont les perspectives, les angles de vue, ne cessent de s'empiler. Une juxtaposition qui interroge l'acte même de voir et donc du théâtre, de son appréhension. Que vois-je, qu'est ce qui est donné à regarder ? Takahiro Fujita organise le chaos, brouille les pistes, mélange réalité et fiction, documentaire, voire le rêve. Multiplie les points de vue. Dénonce la théâtralité qu'il augmente dans une surenchère de propositions qui se télescopent et s'agrègent. Une actrice se charge parfois de la narration, anticipe le récit à venir, complète les lacunes, résume. « Je », personnage principal, est présenté d'emblée comme acteur dont on donne l'identité réelle et l'âge, lequel coïncide avec celui de son rôle. Comme si la fiction se devait de dévorer la réalité pour faire acte. Proposition aussitôt démentie, à l'exception du père, au regard du reste de la distribution. C'est cette oscillation continue entre deux pôles, réalité et fiction, qui rend cette création mouvante et instable, vivante, insécure pour chacun des spectateurs. Pour le coup c'est bien avec la tête que l'on regarde, que l'on ne cesse de construire et déconstruire cette représentation en constante évolution et métamorphose, qu'il faut appréhender couches après couches, levées une à une pour en trouver le cœur au sein du chaos. Takahiro Fujita accumule les scènes qui parfois et partiellement sont reprises, insérées dans une autre séquence, plus loin, comme une épine, histoire d'enfoncer le clou. Un art du collage brut, du montage quasi cinématographique mais d'une théâtralité puissante et ardue. De fait plus de temporalité, le temps est élastique, suspendu, accéléré, freiné, diffracté. Au final la forme empoigne et emboîte fermement le fond, la structure le discours. Comme ses échafaudages qui ne cessent d'être montés et remontés, escaladés, chevauchés jusqu'au vertige, dans un bruit métallique, en écho avec la partition de la batterie, organisant l'espace du plateau comme un espace flottant, concret, mental et sonore, plein de bruit et de fureur, de froideur. Le sentiment et le regard d'une jeunesse en déshérence, la génération japonaise des années 60, rock et paumée. Son émancipation désespérée, sa rage, sa violence. Histoire et autopsie d'un meurtre, acmé d'une situation que précède un viol collectif, celui de la petite sœur de « Je » par l'équipe de foot dont il fait partie sans y être intégré. Actes révélateurs d'une société en faillite. Famille dysfonctionnelle, sexe et frustration, errance, nonchalance, cynisme. Un portrait d'une génération en rébellion contre une société japonaise sclérosée, enkystée par ses traditions éventrées par la guerre. Mais de ça, du contexte de ces années-là, Takahiro Fujita volontairement ne fait pas référence. Malin, il projette en prologue la première scène du film, reprise dans l'épilogue à l'identique avec le même acteur, toujours filmé, mais aujourd'hui, 40 ans après. Façon de projeter l'œuvre de Shûji Terayama dans le temps présent et de la faire sienne. Et de lier la problématique de cette génération désenchantée à celle d'aujourd'hui et que nous avons découverte avec **Five days in March** de Toshiki Ikeda qui pourrait en être le contre-point. **Jetons les livres, sortons dans la rue**, ce pourrait être un cri de révolte, il n'est que l'expression muette et inaudible d'une jeunesse étouffée. Takahiro Fujita avec talent et jubilation acre libère ce cri.

MEDIAPART

« Jetons les livres, sortons dans la rue » est la vision d'un œil disséqué

Une effervescence Japonaise au **festival d'Automne** à Paris. Takahiro Fujita, auteur, metteur en scène et acteur, adapte un film de Shûji Terayama (1971), entre la réalité et la fiction.



@sayuki_inoue

C'est gore dès le début. Filmé sur scène et projeté en gros plan sur un écran, nous voyons la dissection commentée, d'un œil qui pourrait être celui d'un spectateur d'une salle obscure.

Le regard vient de la matière grise du voyeur : « l'œil ne sert à rien, on regarde avec la tête ».

Que voyons-nous ? Nous pourrions dire à la manière d'un chien andalou , un surréalisme sonore et métallique. Une architecture, où le théâtre est une action en construction. Un manga métaphysique bruyant, étourdissant et chaotique. Dans une polyphonie de mots et de cris. Il y a le chœur qui se partage la narration et le coryphée qui vit le récit. Ce qui sonne vrai ne l'est pas et vice-versa. Cela pourrait être du Grec, mais c'est du Japonais.

Alors le voyeur que nous sommes échafaude, avec les acteurs, les perspectives de sa pensée. Nos yeux sèment l'imaginaire des strates d'une histoire d'un jeune homme dont la petite sœur se fait violer par les joueurs du club de football dont il est membre. Le tout en 24 images seconde, et en trois dimensions, sur l'écran d'un quatrième mur de chair. C'est un théâtre qui fait son cinéma sur la pellicule des trois coups. Il fait du métal strident, sur la peau de la caisse claire, avec des roulements rock, et fait danser sur le dancefloor une famille désœuvrée, livrée à une société japonaise que Takahiro Fujita trouve plus violence qu'au temps de Shûji Terayama .

Nous voilà déjà à la fin. C'est le moment de recouvrir la vue, de démonter l'échafaudage de l'illusion et d'applaudir, à ce songe que Takahiro Fujita nous à projeter dans le regard de notre esprit déplacé, mais heureux.

Jetons les livres, sortons dans la rue , adaptation théâtrale, mise en scène et scénographie Takahiro Fujita

Hottellotheatre.wordpress.com – 25 novembre 2018

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Jetons les livres, sortons dans la rue, œuvre originale de Shûji Terayama, adaptation théâtrale et mise en scène de Takahiro Fujita, en japonais surtitré en français, Maison de la Culture du Japon à Paris – Le Festival d'Automne à Paris

Crédit photo : Gaelle Cloarec



Jetons les livres, sortons dans la rue, œuvre originale de **Shûji Terayama**, adaptation théâtrale et mise en scène de **Takahiro Fujita**, en japonais surtitré en français, **Maison de la Culture du Japon à Paris – Le Festival d'Automne à Paris**.

En toute fin de Festival de Nancy en 1971, raconte Jean-Pierre Thibaudat dans *Le Festival mondial du Théâtre de Nancy* (Solitaires Intempestifs), le japonais Shûji Terayama et son théâtre Tenjo Sajiki assurent l'apothéose festivalière. Shûji Terayama se consacre non seulement au théâtre, mais au cinéma et à la poésie.

« En quelques années, Shûji Terayama sera passé du travail avec des non-professionnels à des spectacles influencés par le théâtre de foire, les attractions avec monstres, puis à des expériences de théâtre documentaire, à du théâtre d'agitation, de provocation. Quand il arrive à Nancy, il est déjà ailleurs, il cherche à sortir le théâtre japonais et de la tradition (*kabuki*, *nô*, *bunraku*) et de l'imitation du théâtre occidental. Il cherche une troisième voie – il appelle cela « un autre monde » – qui emprunte aux deux autres humour et violence. »

Avec un théâtre dont la mission est d'ouvrir les yeux et de réveiller les gens qui dorment, Shûji Terayama est une figure de la contre-culture japonaise.

Or, le point de vue de la caméra est essentiel pour le jeune metteur en scène Takahiro Fujita qui adapte pour la scène *Jetons les livres, sortons dans la rue* (1971) de l'auteur Shûji Terayama – non pas sa pièce de théâtre, mais sa version cinéma.

Jetons les livres, sortons dans la rue (1971), film de l'auteur Shûji Terayama raconte l'histoire d'un jeune homme dont la petite sœur est violée par les joueurs de son club de football. De ce film – et la scène inaugurale, reprise ici face public a marqué les esprits – s'inspire le metteur en scène, né en 1985, vite repéré par Oriza Hirata.

La scène inaugurale consiste ainsi en l'autopsie d'un globe oculaire en direct projetée sur écran par la caméra – geste qui devrait aider le public à la prise de conscience de ce à travers quoi on voit les choses, de ce par quoi on est « vu ».

Scène crue et déstabilisante pour qui n'est pas forcément versé dans la médecine.

L'action commence plus tard avec l'entrée du protagoniste, un jeune homme sensible qui cherche identité et avenir, désœuvré et rejetant les études, fréquentant des étudiants et profs d'une université attenante. Un père alcoolique, une jeune sœur fragile repliée sur son « lapin », et une mère dont le départ et l'absence l'ont meurtri.

Un univers d'états d'âme et sensations chaotiques qui laisse libre cours à l'aller-retour entre la réalité et la fiction, une part documentaire, d'un côté, et des moments oniriques et des scènes à l'esthétique « pop », à la manière d'un collage, de l'autre.

Les scènes d'amour et le viol de la jeune sœur – mouvements dansés lents et répétés, reprenant à l'infini une même image maîtrisée – sont chorégraphiées.

La musique de Tatsuhiro Yamamoto donne pleine résonance à sa batterie, dont le plateau-laboratoire va et vient de cour à jardin, diffusant une ambiance claire, nette et tranchante, à la différence de la musique punk et psychédélique du film.

La batterie correspond finalement à la scénographie sonore et bruyante alentour, une structure métallique qui se monte et se démonte à vue et sans fin, dans le cliquètement aigu, froid et sec des éléments qui s'agrègent et s'articulent entre eux.

La représentation est enveloppée de bruits aigus tenaces qui « dérangent » sciemment l'attention du public.

Les gestes mécaniques sont la métaphore de l'organisation houleuse des relations complexes du Japon avec l'international – certains jeunes les contestent en 1970.

A la vidéo, on voit malicieusement le poète Hiroshi Homura et le comique Naoki Matayoshi, romancier, qui commentent tel ou tel aspect des événements en cours.

Les costumes admirables, jupes et hauts imprimés de matière fluide pour les jeunes filles, et des matières plus rigides, beige et sépia, pour les jeunes gens, sont conçus avec goût par le styliste Akira Minagawa de la marque de vêtements Minä Perhonen.

Le spectacle se singularise par l'hétérogénéité des registres qu'il mêle en un collage scénique et onirique, un documentaire alternant avec une ambiance pop et colorée.

Soit « *un conte cruel de la jeunesse* », emblématique des années 1960-1970 dont l'énergie trash est ressuscitée sur le plateau, sous la relecture contemporaine de Takahiro Fujita – une performance réactualisée avec brio qui laisse surgir aujourd'hui une même jeunesse à la nonchalance affichée et à la désespérance intériorisée.

Délicatesse et dureté d'un drame latent mais qui claque bel et bien, aux sentiments troubles et contrastés, relevant d'un esprit subversif, à travers l'extériorisation des colères et des convictions manifestées avec éclat et énergie, un spectacle captivant.

Véronique Hotte

Maison de la Culture du Japon à Paris, dans le cadre du ***Festival d'Automne à Paris***, du 21 au 24 novembre 2018, du mercredi au vendredi à 20h, samedi 15h.

Nytimes.com - 29 novembre 2018

The New York Times

THEATER REVIEW

If You Don't Know Your Noh From Your Kabuki, You Can Still Enjoy Japanese Theater



The cast of "Mahabharata — Nalacharitam," directed by Satoshi Miyagi, at the Grande Halle de La Villette in Paris. Miura Shizuoka

By Laura Cappelle

Nov. 29, 2018

PARIS — For Western theatergoers, critics included, watching Japanese stage productions can be a humbling experience. Too few make it abroad to allow a complete view of Japan's distinguished theater tradition: With context missing and a limited frame of reference, the plays can seem mysterious. A useful rule of thumb is to admit ignorance — and embrace the unknown.

Parisians have had the chance to learn more than others this year. "[Japonismes 2018](#)," an eight-month season of Japanese art, has brought more than 30 theater, dance and musical productions to Paris, as well as exhibitions and films. The festival marks both the 150th anniversary of the Meiji Restoration — when Japan did away with the military rule of the shoguns and consolidated power under an emperor — and 160 years since France and Japan established diplomatic relations.

The festival's stage offerings have run the gamut from classical kabuki, a form born in the 17th century, to contemporary creations. While a few productions fostered dialogue between Japanese and French artists, most were an intriguing, if occasionally puzzling, window onto Japan's rich theater scene.

A carefully considered kabuki double bill set the stage in September. With its complex historical conventions, kabuki — a genre combining a dramatic plot, singing and dancing — is far from easy to decipher. At the Théâtre de Chaillot, for “Narukami,” created in 1684, and “Iromoyo Chotto Karimame Kasane,” from 1823, each audience member was given an audio guide, much like in a gallery.

In addition to the French translation of the text, the commentary explained details that would otherwise have gone unnoticed, such as the sudden appearance of a new drawing above an altar in “Narukami,” or the symbolism behind some of the lush, heavy costumes.

The cast for both tales of love and betrayal was led by two Japanese kabuki stars, Nakamura Shido II and Nakamura Shichinosuke II (who specializes in female roles, all still performed by men in drag). Their highly stylized acting was a marvel of physical precision, complemented by elaborate makeup.

Still, expressions of emotion are deeply cultural, and relating to kabuki's somewhat rigid (to Western eyes) character interactions can take some work. It's easier to marvel at their foreignness and exotic appeal, but that is limiting: Delving into the genre's principles and quirks is worth the effort, to understand its inner logic, too.

Satoshi Miyagi is adept at building bridges between theater traditions. The 59-year-old director has tackled the Greek myths of Elektra, Medea and Antigone in productions, and his version of the French author Léonora Miano's “[Révélation Red in Blue Trilogie](#)” was [performed in Paris in October](#). In 2006, he also adapted part of the Indian epic “Mahabharata,” made famous on the European stage by Peter Brook's sprawling 1985 version.

His “Mahabharata — Nalacharitam,” focused on the story of the princess Damayanti and King Nala and here revived at the Grande Halle de La Villette, skillfully incorporates a range of influences. Mr. Miyagi returns to a division that is common in noh theater and in part of the kabuki repertoire: In his work, each character is typically split between one actor who speaks and one who is silent, but moves and acts. In “Mahabharata — Nalacharitam,” the setup is even more complex. A single kneeling performer speaks for the performers who act out the leading male and female roles, but they occasionally interject, too.

The result made the legendary Indian characters look like long-forgotten cousins of kabuki’s heroes. Almost uniformly dressed in white, the cast also employed stylized postures to convey the story; as Damayanti, Micari was especially compelling, wide-eyed and smoothly elegant. At La Villette, a former slaughterhouse in the center of Paris, a narrow stage encircled the auditorium, putting the audience in the middle of the action. Mr. Miyagi made the most of it, staging entrances from behind the audience and arranging the actors and musicians in wraparound tableaux like frescoes.

The director also brought an offbeat sense of humor to some scenes, providing occasional relief from the solemnity of the proceedings. A spoof of Japanese TV commercials had the audience laughing heartily. Some characters were given quirky mannerisms, including Princess Damayanti’s young cousin, who waves like an overenthusiastic royal. Once Parisians were in on the jokes, the atmosphere at La Villette warmed.



The cast of “Jetons les livres, sortons dans la rue” (“Throw Away Your Books, Rally in the Streets”) at the Maison de la Culture du Japon in Paris. Sayuki Inoue

Other “Japonismes 2018” productions had a harder time bridging the cultural gap. The director Takahiro Fujita made his Paris debut at the festival with “Jetons les livres, sortons dans la rue” (“Throw Away Your Books, Rally in the Streets”) at the Maison de la Culture du Japon. The production was freely inspired by an 1971 film of the same name, directed by the avant-garde artist Shuji Terayama, who died in 1983.

Mr. Fujita adopted his predecessor’s nonlinear, experimental approach to narration, but this made for a frustrating experience when viewed with subtitles. The story is loosely structured around a young man, Himi, and his dysfunctional family. His sister Setsu is obsessed with her pet rabbit, and their grandmother asks a neighbor to kill it. In the film, Setsu is subjected to a gang rape, but onstage, this is only hinted at, and red herrings keep distracting the audience from this subplot and others.

It was presumably the goal, but the point felt lost in translation. In visual terms, however, Mr. Fujita is an inventive director. For “Jetons les livres, sortons dans la rue,” he used scaffolding to create a flexible set, erected, disassembled and endlessly rebuilt by performers. He’s only 33: We might yet see much more from him.



In a suburb of Paris, T2G — Théâtre de Gennevilliers presented “Wareware no moromoro (nos histoires...)” (“Our Stories”), directed by Hideto Iwai. Mammam Benranou

Hideto Iwai was the only Japanese director in the “Japonismes 2018” lineup to work with French performers. He was commissioned by T2G – Théâtre de Gennevilliers, a small theater in a working-class suburb that often punches above its weight artistically, to produce a creation with local inhabitants.

Mr. Iwai was a “hikikomori” — the term for reclusive individuals who refuse to leave their home or bedroom — from age 16 to 20, and as he tells it in the playbill, he initially hoped to encounter a French equivalent to this Japanese phenomenon. He was disappointed, and attempts to work with refugees or local Romany travelers also proved unsuccessful.

Instead, for “Wareware no moromoro (nos histoires...)” (“Our Stories”), he assembled a varied group of Gennevilliers residents, some of them with stage experience. Gently, he allows them to tell fragments of their personal stories. There is Marion Barché, a bright, animated performer who recalls how her parents stifled her sexual expression; a couple married for half a century, Lucienne and Michel Larue; Moroccan-born Abdallah Moubine, who describes with indefatigable energy his years as a union representative at the carmaker Citroën.

It is, in a way, an oral history of different generations in Gennevilliers, and Mr. Iwai directs it with a light touch. Mismatched chairs and tables serve to recreate the play’s scenes, and the performers use pillows and bedsheets to suggest the homes they grew up in or made for themselves. They listen intently to the others’ memories throughout, and when they interact, one senses the affection they have developed for one another.

Yet “Wareware no moromoro (nos histoires...)” also feels at times anecdotal and unedited. One senses Mr. Iwai’s sociological fascination with his real-life characters, rooted as they are in another culture, but it comes at the expense of dramatic tension. We are always someone’s alluring stranger: The question is how to understand that otherness in artistic terms without fetishizing it.

Mahabharata – Nalacharitam. Directed by Satoshi Miyagi. Grande Halle de La Villette.

Jetons les livres, sortons dans la rue. Directed by Takahiro Fujita. Maison de la Culture du Japon.

Wareware no moromoro (nos histoires...). Directed by Hideto Iwai. T2G – Théâtre de Gennevilliers, through Dec. 3.

i/o Gazette – Décembre 2018



Festival d'Automne

JETONS LES LIVRES, SORTONS DANS LA RUE

C'est dans la belle salle de la Maison de la Culture du Japon à Paris que Takahiro Fujita est invité à recréer son spectacle « Jetons les livres, sortons dans la rue », inspiré du film de Shûji Terayama. Une belle salle ne fait pas tout, encore moins une scénographie ingénieuse. Celle du metteur en scène nippon l'est sans aucun doute, développant sur scène une intéressante chorégraphie d'échafaudages, montés et démontés tout au long de la pièce. Mais ce ballet d'éléments scéniques – de fait bruyant – ajouté à la rapidité des scènes difficiles à suivre tout en lisant les surtitres nous fait passer, à regret, à côté de l'essentiel du texte et de l'intention de Fujita. Nous restera tout de même la force de l'image initiale du spectacle : la dissection filmée d'un œil, qui aura le mérite de nous faire voir la beauté de l'organe. Plaisir de la vue donc, qui ne peut pourtant suffire à nous maintenir dans une salle de théâtre. **Noémie Regnaut**

MISE EN SCÈNE TAKAHIRO FUJITA
— MAISON DE LA CULTURE DU JAPON —





Accueil A propos

JETONS LES LIVRES, SORTONS DANS LA RUE – Adaptation théâtrale et mise en scène: Takahiro Fujita – Œuvre originale: Shûji Terayama – Maison de la culture du Japon à Paris 101 bis Quai Branly, 75015 Paris – Les 21, 22, 23 novembre 2018 à 20h – Le 24 novembre 2018 à 15h –

Publié le 03 décembre 2018 par [theatreauvent](#)



Adaptation théâtrale et mise en scène, Takahiro Fujita

Œuvre originale, Shûji Terayama

Musique, Tatsuhisa Yamamoto

**Avec himi Sato, Izumi Aoyagi, Yuriko kawasaki,
Mina Sasaki, Jitsuko Mesuda, Ryosuke Ishii,
Shintarô Onoshima, Tatsuy Tsujimoto, Hirotaka
Nakashima, Satoshi Hasatani, Kenta Funatsu
Musicien, Tatsuhisa Yamamoto (batterie)
Apparition vidéo, Hiroshi Homura (poète Tanka),
Naoki Matayoshi (comique, Eimei Sasaki (poète
haïku), Lumières, Kaori Minami Costumes, Minä
Perhonen Son, Daisuke Hoshino Vidéo, Jitsuko
Mesuda**

Le spectacle *Jetons les livres, sortons dans la rue*, mis en scène par Takahiro FUJITA est inspiré du film éponyme réalisé en 1971 par Shūji TERAYAMA qui raconte l'histoire d'un jeune homme dont la petite sœur se fait violer par des joueurs de football.

D'emblée, la scène nous est apparue comme un terrain de jeu, une sorte de billard électronique dans lequel les personnages jouent le rôle des petites boules propulsées par un joueur inatteignable.

Des billes ardentes malgré tout qui transportent d'infinies émotions sans commune mesure avec l'affreux décor environnant et qui persistent à courir pieds nus à même un sol froid comme ces fourmis ou ces insectes qui se déplacent à travers les échafaudages humains, les caniveaux, les dépotoirs, vivent leur vie là où ils se trouvent.

Le brouhaha métallique du montage et démontage des échafaudages ne semble pas affecter les personnages qui ne communiquent pas avec les ouvriers fantômes; ils se démènent comme des survivants d'une mémoire qui ne gargarise que leurs propres corps, ils essaient de survivre dans un environnement qui leur est devenu totalement étranger.

Le metteur en scène fait mine d'agiter au début du spectacle une loupe épaisse qui permet d'assister à l'autopsie d'un œil. Cette vision est provoquante voire insoutenable. Elle appelle le rejet. Mais comment séparer cet œil devenu objet de la personne qui est en train de l'autopsier. L'œil n'est pas celui qu'on voit, voilà tout.

Un œil porte-voix ou porte-vision. Il semble que le metteur en scène Takahiro FUJITA ait donné cette consigne aux comédiens de jouer et d'exister sur scène et ne pas s'occuper du reste.

Nous assistons à un mouvement de créatures qui risquent leur vie indépendamment des intentions de leur observateur.

Les comédiens réussissent à imposer leur présence en dépit de l'atmosphère glaciale qui découle de la matière métallique architecturale des échafaudages.

Tout en respectant l'intrigue du film et en intégrant sur scène l'esprit de collage, qui permet de faire rebondir la perception du spectateur la recadre ou la décadre, avec pour seul moteur une caméra invisible qu'accompagnent les compositions martelées du batteur, le metteur en scène entend livrer une lecture contemporaine qui soit une caisse de résonance de la révolte de la jeunesse d'aujourd'hui.

Désormais, au théâtre, les images ou les films vidéo s'intègrent à la scène, parce qu'ils font partie de notre environnement et que probablement la perception onirique d'un individu n'est pas la même aujourd'hui qu'il y a cinquante ans.

Confronter les perceptions à l'échelle des générations – du point de vue de FUJITA, le mal être des jeunes dans les années 70 et dans les années 2000 – est exaltant pour les artistes qui se doivent d'être en amont des transformations sociétales,

Le recours au collage de scènes avec son aspect artificiel, celui du grossissement par la loupe, dénote un sentiment d'impuissance, de désarroi des consciences qui s'attellent à construire des digues capables de contenir le raz de marée des émotions humaines, une désespérance tragique.

La mise en scène témoigne de la grand maîtrise technique et artistique de Fujita, à laquelle s'ajoute sa remarquable direction d'acteurs.

Nous garderons la trace effervescente de ces créatures, la véhémence de leurs témoignages, ce soubresaut de mémoire ancestrale et moderne, un tremblement de terre !

Paris, le 3 Décembre 2018

Evelyne Trân